

JEAN-LUC ESPINASSE



DE CHAÎNES ET DE SANG

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Instagram.com/is_edition

© 2019 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-277-6

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-278-3

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Olivia Pro Design / Deposit photos-SheilaTostes

Collection « Sueurs glaciales »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JEAN-LUC ESPINASSE

**DE CHAÎNES
ET DE SANG**

IS  **EDITION**

À Chantal et Delphine.

CHAPITRE 1

12 avril 2008

Il s'affaissa sur le dos de la fille en poussant un cri rauque. Il était en nage et sentait son cœur cogner comme un pilon dans sa poitrine. Cette traînée l'avait presque tué d'épuisement. Il reprit peu à peu ses esprits et redressa le buste, puis s'assit sur ses talons, encore hypnotisé par le spectacle que lui présentait la fille cambrée, le visage toujours enfoui dans les coussins. Il regarda son membre, à présent flasque, qui pendait entre ses cuisses et le brûlait un peu tant la copulation avait été violente. Épuisé, il attendit que le rythme de sa respiration se calme et roula sur le côté avant de s'asseoir sur le bord du lit. Il conserva cette position en silence quelques instants puis se releva, les jambes cotonneuses.

Il tourna la tête vers la Beurette qui maintenait toujours la même position impudique. Il tendit la main vers la croupe offerte, puis changea d'avis.

« Je vais me doucher. Attends-moi, je vais te payer, et après je me casse. »

La fille bascula sur le côté et lui jeta un regard absent, puis se mit sur le dos, laissant ses seins lourds retomber de part et d'autre de son buste mince. Elle lui avait dit qu'elle avait vingt-deux ans. Si c'était vrai, elle en paraissait dix de plus. La vie ne l'avait pas gâtée.

Il soupira, écarta le rideau de tissu plastifié séparant la douche de la petite chambre, et enjamba le rebord du bac. Il ouvrit le jet à fond.

Quand la fille entendit les premiers bruits d'eau, elle se leva et s'approcha de la tablette où elle avait posé ses cigarettes. Toujours nue, elle extirpa la dernière Gauloise du paquet et l'alluma, puis tira une longue bouffée, s'emplissant les poumons. La veste de l'homme était suspendue au dossier de la chaise, et elle eut la tentation de jeter un coup d'œil dans son portefeuille, peut-être pour y piquer un ou deux billets... Mais il s'en apercevrait sûrement. À quoi bon aller au-devant des emmerdes ? Sur la table, il avait laissé son téléphone portable, un iPhone dernier modèle. Elle avait vu les pubs à la télé – « Il y a une application pour tout » –, mais elle n'en avait jamais tenu dans la main. L'objet était beau. Elle le saisit délicatement, enfonça le bouton d'allumage. La page d'accueil s'éclaira, avec en fond une sorte de ciel bleu. D'un léger glissé du pouce, elle déplaça la flèche « déverrouiller ». Les vingt imageries apparurent, bien alignées, comme une invitation à la visite.

Dans son dos, elle entendait toujours le jet de la douche et les bruits de toilette de son client qui s'ébrouait. La curiosité guida sa main et elle effleura du doigt l'icône « photo » symbolisée par une fleur de tournesol.

La photothèque s'ouvrit sur une quinzaine de petites vignettes. L'une d'elles attira immédiatement son attention.

À ce moment, le jet bruyant de la douche s'arrêta net. Il lui restait quelques secondes avant que l'homme ait terminé de se sécher et sorte de la cabine.

Elle toucha la vignette et la photo s'afficha sur la totalité de l'écran. Elle avait bien vu : c'était la photo d'une femme nue, allongée bras écartés sur un lit défait, et dont les poignets étaient liés aux montants par des sortes de foulards. Elle avait un corps magnifique, très blanc. Son cou portait des marques sombres, et de sa bouche grande ouverte, la langue noire et gonflée saillait comme une limace monstrueuse. Son regard était figé pour l'éternité dans un masque défiguré par la peur ou la douleur.

Le choc fut si violent qu'elle s'immobilisa, le cerveau paralysé, l'iPhone toujours dans la main.

Elle posa l'appareil au moment précis où l'homme sortait du bac à douche. Il n'en montra rien, mais elle comprit immédiatement qu'il avait vu et interprété son geste.

– Ça fait du bien, dit-il. Tu ne te douches pas à ton tour ?

– Si, si, tout à l'heure, bafouilla-t-elle, aussi pâle que la femme de la photo.

Toujours nu, l'homme s'approcha tranquillement et chercha son portefeuille dans la poche de sa veste. Il en sortit les quatre billets de vingt euros qu'il lui avait promis et les lui tendit en la regardant droit dans les yeux. Il l'aurait tuée de toute façon, ça faisait partie de ses plans. Ça ne faisait qu'une raison de plus.

Elle esquissa un sourire crispé et referma nerveusement la main sur la liasse.

Lui tournant le dos, l'homme mit de l'ordre dans ses vêtements posés sur la chaise, comme s'il s'appêtait à se rhabiller. La gorge sèche, elle sentit pourtant sa tension diminuer d'un cran. Mais, depuis quelques instants, sa nudité la gênait... terriblement. Elle eut brutalement l'impression d'être exposée à un danger irrationnel que l'absence de vêtements rendait encore plus aigu.

Elle se tourna et fit deux pas vers le peignoir qu'elle enfilait après ses passes.

L'attaque fut brutale, et pourtant, elle s'y attendait presque.

Le garrot lui encercla le cou avec force, lui causant une douleur abominable. Les yeux révoltés, elle s'efforça de glisser les doigts sous la cravate qui s'enfonçait dans la chair tendre de son cou, tout en distribuant des ruades inutiles. Le visage congestionné, elle sentit qu'elle allait perdre connaissance et s'affaissa doucement. À présent, l'homme était de nouveau sur elle, cette fois pour une étreinte mortelle, un genou dans son dos. Mais il avait légèrement relâché sa prise. Couchée à plat ventre sur le plancher, elle sentit le garrot se desserrer encore un peu, et l'espace de quelques secondes, elle crut à un jeu pervers. Elle allait peut-être s'en tirer. Poussant sur ses bras, elle décolla le buste du sol, le ventre et le bassin plaqués au parquet par le poids de l'homme qui lui meurtrissait les vertèbres.

Le corps arqué en arrière, elle sentit croître de nouveau la morsure de la cordelette de tissu. À présent, seule la force de ses bras empêchait le haut de son corps de retomber en avant, et elle luttait de toutes ses forces pour échapper à l'asphyxie.

Elle sentit encore le lacet s'enfoncer plus profondément dans sa chair, puis à bout de terreur et de forces, elle s'abandonna, vaincue.

Couvert de sueur, la respiration haletante, l'homme relâcha sa prise et laissa le corps retomber sur le sol, inerte. Il se redressa lentement et baissa les yeux vers son érection. Putain, ça lui faisait un de ces effets, maintenant !

Il tendit l'oreille pour capter d'éventuels signaux provenant du palier ou de l'escalier : sa courte lutte s'était déroulée dans un silence relatif, mais pouvait avoir été entendue. Pourtant, rien ne semblait bouger dans l'immeuble, ni à cet étage ni plus bas.

Il regarda la fille étendue à ses pieds. Ses sphincters s'étaient relâchés au moment de la mort et elle baignait dans son urine.

Il enjamba le corps et commença à se rhabiller. Son pouls avait retrouvé un rythme normal, et il s'étonna de la faculté avec laquelle son cerveau pouvait à présent gérer ces situations paroxysmiques.

Il pensa à son premier meurtre, à l'état de choc qui l'avait plongé dans une situation mentale trouble et confuse... À ce moment, il ne parvenait plus à faire la part des choses entre le remords, la peur d'être arrêté, et la satisfaction de l'acte accompli... cet acte tout simple qui avait apporté une solution définitive à ses ennuis, une fois pour toutes.

Tout en enfilant sa chemise, aussi tranquillement que s'il s'apprêtait à sortir faire des courses, l'homme passa en revue la longue liste de ceux qu'il avait tués depuis. Ses motivations avaient considérablement évolué au cours de sa descente irrésistible dans le maelström du meurtre. Il n'était pas vraiment en mesure d'en faire une analyse claire, mais il était bien conscient que la montée d'adrénaline, dans le passage à l'action, était devenue peu à peu un plaisir pervers, sexuel. Et puis, c'était tellement simple de résoudre ainsi ses problèmes. Tous les problèmes de la vie.

Il termina de s'habiller. Avant de sortir, il avait encore une dernière chose à faire avec le portable de la fille... Il s'embusqua sur le palier de l'étage supérieur qui ne donnait que sur une pièce de rangement où personne n'allait jamais... Il avait bien repéré les lieux. Et il passa son coup de fil.

Vingt minutes plus tard, il descendit l'escalier en souplesse, mais sans se précipiter. Il était deux heures du matin, et quand il parvint au bas des marches, il entendit le bruit des voitures qui filaient, bien trop vite, sur le Jarret. Ce quartier était bruyant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le bas de l'escalier débouchait presque directement sur la porte donnant sur le trottoir, là où il avait levé cette petite pute. Au moment de tirer le battant, il interrompit son geste et resta quelques secondes les yeux fermés, à humer les odeurs de crasse caractéristiques de ces vieux immeubles pouilleux, comme s'il voulait stocker ce souvenir olfactif dans sa mémoire afin de pouvoir le retrouver plus tard, et s'en délecter à volonté.

Puis il ouvrit résolument la lourde porte de chêne qui donnait sur la rue.

La gueule noire et ronde du Sieg Sauer le braquait en plein visage. Il n'eut pas vraiment le temps de reculer et amorça seulement un geste dérisoire de protection en tendant la paume vers l'arme menaçante, comme s'il avait pu arrêter la balle. Mais le coup ne partit pas.

Au bout du bras qui tenait avec assurance l'automatique aux reflets bleutés, il y avait un visage qu'on ne pouvait pas oublier. Froid, volontaire. Des yeux noirs, très beaux. Une bouche pleine et sensuelle dont les lèvres étaient pincées par la détermination. Une femme.

Elle avait vingt-huit ans, était Corse, et venait d'accéder récemment au grade de capitaine de la police criminelle de Marseille.

Cyriel Di Borgiera venait de mettre fin à la traque du tueur en série qu'elle poursuivait maintenant depuis plusieurs semaines.

CHAPITRE 2

Huit jours plus tard. Prison des Baumettes.

Je suis l'un des deux pensionnaires de la cellule 196, à la prison des Baumettes.

Les Baumettes... Pour les « étrangers », ce nom sonne un peu comme celui d'une fleur de montagne, ou pourrait encore évoquer le charme tranquille d'une petite auberge de campagne, de celles qui sentent le café légèrement brûlé et les tartines grillées à la confiture de groseilles maison. Mais pour ceux qui connaissent Marseille, il est chargé d'une connotation franchement plus glauque. Des centaines d'assassins, des milliers de malfrats y ont vécu les pires années de leur vie, et pour certains leurs dernières heures, croupissant dans des locaux sordides et exigus auxquels personne n'a touché depuis l'édification du centre pénitentiaire, en 1934. Un projet de réhabilitation existe, paraît-il, depuis une décennie. Mais malgré l'avis du Conseil de l'Europe qualifiant la prison d'endroit répugnant, aucuns travaux n'ont jamais été entrepris pour améliorer l'ordinaire des détenus. C'est du moins ce qui se raconte ici. Il se dit aussi que la première tranche de rénovation concernera les portes d'entrée, les miradors, les parloirs, la construction d'un nouveau mess... Le tour des bâtiments d'hébergement ne viendra que plus tard. Bonjour le respect des droits fondamentaux. Et merci pour l'hygiène !

Je suis enfermé dans cet enfer depuis à peine huit jours (le 13 avril 2008), et je n'en sortirai que dans quarante ans si je vis jusque-là. Car, j'en suis convaincu, la sentence du jury est jouée d'avance.

D'après les gardiens, la prison contient mille trois cent quatre-vingts places pour environ mille sept cent cinquante détenus, en majorité des hommes. Je partage une cellule de deux mètres vingt sur quatre avec un ancien maçon obèse, transpirant et décérébré, dont les ronflements nocturnes continuent à pourrir mon sommeil, même après plusieurs nuits d'accoutumance. Louis, mon ancien colocataire, est sorti il y a trois jours, après onze ans et demi de détention pour avoir descendu un employé trop zélé lors d'un braquage de banque. Je commençais à bien l'aimer. Il avait été mon premier et seul compagnon de détention jusqu'à l'arrivée de l'Affreux, et nous avons déjà commencé l'apprentissage d'une vie commune, comme un couple de pédés. Les enclades en moins. En quelques jours, il m'a presque tout appris pour survivre ici.

C'est incroyable comme l'instinct de propriété peut s'imposer vite, et fort, même dans des circonstances aussi particulières. Quand l'Affreux a remplacé Louis, j'ai vécu son installation comme une intrusion, une invasion insupportable de mon espace, un viol. Depuis, les effluves écœurants distillés par cette masse de graisse ont imprégné chaque molécule d'air, chaque fibre de tissu, jusqu'au manche en bois du balai à chiotte. Au point que je redoute les courts instants où je suis autorisé à sortir pour la promenade, car mon nez en profite pour oublier l'intensité des remugles que je retrouve à mon retour, me contraignant à un nouvel effort d'accoutumance, sans cesse renouvelé. C'est ma version personnelle du mythe de Sisyphe. Mon rocher pestilentiel à moi.

« L'enfer, c'est les autres », disait Sartre qui n'a jamais été en taule... ou peut-être que si, je ne me souviens pas. Mais putain, comme il avait raison ! Le gros abruti qui dort au-dessous de moi a stimulé ma haine à tel point que j'ai un mal fou à me contrôler et à dissimuler mes envies de meurtre. La nuit dernière, j'ai bien failli sauter de ma couchette pour l'étrangler alors que je l'entendais se masturber en soufflant comme un phoque.

Il faut que je me calme, que je me maîtrise.

Pendant la promenade, j'ai rencontré d'autres détenus. Mais je suis surveillé de près : pas le droit de passer plus de cinq minutes à parler. Considéré comme trop dangereux. Il faut dire que peu de mes petits camarades en ont tué autant que moi... C'était si facile.

Je me suis mis à écrire, ce matin. Une façon comme une autre de ruminer la suite d'événements qui m'ont conduit ici, depuis ce jour de mars 2008 où j'ai péché les plombs, et où cette salope de flic a commencé à me courir au cul.

CHAPITRE 3

Prison des Baumettes

Mon histoire – en tout cas, celle qui a fini par m'envoyer ici – a commencé en avril 2006, lorsque je fus contacté pour un nouveau job.

À l'époque, j'étais animateur d'une équipe de régie de presse dans le centre du pays. Je dirigeais une bande de bras cassés dont la mission consistait à vendre des espaces publicitaires dans le journal quotidien local. Le canard s'appelait « Les Nouvelles du Centre ». C'était un vestige de la presse quotidienne régionale comme on ignore qu'il puisse encore exister lorsqu'on n'habite pas ces régions. Chiens écrasés, couverture des apéritifs d'honneur, portraits consternants de « figures » emblématiques du département. Dans le meilleur des cas, un dossier économique ou l'interview d'un chef d'entreprise local apportait un petit bol d'oxygène qui pouvait laisser penser que la région n'était pas complètement embourbée dans un passé collant comme de la glaise. Mais la vérité était tout de même là : les talents étaient restés à l'extérieur de ce département sinistré depuis trente ans par une incapacité chronique à se repenser et à se projeter dans le 21^e siècle. On en crevait tous.

J'avais atterri dans cette société cinq ans auparavant, après avoir glandouillé quelques années çà et là sans pouvoir me décider réellement à entrer dans la vie active. J'avais fait une école de commerce, où j'avais pu

acquérir un verni pouvant passer pour une formation technique, et je n'étais pas trop con. Mais la vie active me gonflait, et j'avais trop d'exemples de copains de promo qui étaient rentrés dans le rang et se cognaienent des semaines de cinquante heures sans pouvoir sortir la tête du sac.

Le pire de ces exemples était bien celui de mon vieux. Il avait bossé dans une usine de céramique pendant toute sa vie, et avait terminé licencié sans un mot de reconnaissance, avant de noyer son chagrin et sa rancœur dans le pinard.

Les bateaux me plaisaient bien, et la mer m'avait toujours attiré. En sortant de l'école, sitôt mon diplôme en poche, j'avais pris la tangente en descendant tout droit vers la Méditerranée. Je n'avais pas mis longtemps à m'y faire des copains, rencontrés dans des bars ou sur les plages bordant les terrains de camping, bondées de touristes du Nord en mal de soleil. Gonzesses faciles, herbe, alcool, je me faisais un peu entretenir et remplissais ma vie à passer d'un coup foireux à l'autre. Petites arnaques, quelques cambriolages de résidences secondaires, drague à mort dans les boîtes de la côte.

C'est là que j'ai rencontré Paul. Le type venait de perdre ses richissimes industriels de parents dans un accident de la route. Il se saoulait presque tous les soirs au Fun, une boîte un peu plus chicos que les autres, peuplée de chattes en chaleur. On avait tout de suite sympathisé. Paul, qui ne semblait pas avoir beaucoup de problèmes matériels, claquait un fric hallucinant, mais s'emmerdait un peu tout seul. J'étais vite devenu son binôme de nuit, son frère de débauche, son mentor à partouze.

Un soir qu'il avait recruté trois pouffiasses professionnelles pour finir la nuit avec nous, l'idée me vint de le brancher sur un plan bateau. On était tous à moitié dans les vapes, mais je lui fis une description parfaitement paradisiaque de ce que pourrait être sa vie sur un voilier de dix-sept mètres dans les Caraïbes, entouré de créatures de rêves, et loin de son quotidien sordide.

Le lendemain, on s'était réveillés encore emmêlés les uns dans les autres, et on avait viré les filles, le soutif plein de billets de banque. Et c'est là qu'à ma grande surprise, Paul m'avait dit :

« Pour le bateau, c'est OK. J'y ai pensé toute la nuit. On va se tirer ensemble. »

Paul avait fait une sacrée entaille dans son compte en banque et acheté un superbe sloop d'occasion. Une bête de quarante-quatre pieds. On avait fait une école de voile, puis on était partis avec un troisième type qui connaissait les bateaux, et qu'on avait embarqué comme skipper, histoire de parfaire notre formation de navigateurs. Finalement, on avait tiré un trait sur les Antilles, et on avait passé quelques mois assez sympas à sillonner la Méditerranée, à caboter d'un port à l'autre et à draguer des petits culs.

Deux mois plus tard, on avait largué notre skipper. Le gars était parti furieux, en se débrouillant pour saboter le moteur qui nous claqua dans les doigts à un moment où il ne fallait pas. Et les emmerdes avaient commencé. Les engueulades aussi.

Comme j'aurais dû m'y attendre, cette vie n'était pas vraiment faite pour moi. Ça devenait trop pesant, et un jour – nous étions à Syracuse –, je décidai de plaquer Paul et son bateau. Je pris mes cliques et mes claques et le laissai en plan. Dix jours plus tard, j'étais revenu à mon point de départ et comptais un ennemi de plus.

Après ces deux années d'errance, j'étais revenu dans ma ville natale où j'espérais bien vivre quelque temps au crochet de mes vieux, mais ceux-ci me virèrent sans m'accorder le moindre répit. Et je dus faire face. Autrement dit, je me mis à la recherche d'un vrai boulot.

Je ne trouvai rien, si ce n'est un poste de commercial dans une régie de pub au cœur de la ville même où j'avais grandi, et que je ne pouvais plus voir en peinture. J'étais glandeur, mais je n'étais pas con, et mes années de marginal, comme disaient mes vieux, m'avaient au moins formé au baratin. Six mois plus tard, j'étais patron de l'équipe.

Boulot chiant, aucune perspective, aucun intérêt, dans une ville à crever d'ennui. Les types qui travaillaient avec moi étaient de vraies caricatures de commerciaux minables. J'avais un mal fou à les manager, et je ne parvenais pas à m'intéresser à cette tâche. À vrai dire, je les méprisais un peu, ce qui n'est jamais une bonne façon de se faire respecter. Les seuls moments où ce métier me plaisait étaient les opportunités qu'il me

donnait de faire le joli cœur auprès des épouses de clients, troublées par le loup qu'elles sentaient derrière le vendeur de pub. J'en ai séduit quelques-unes, parvenant même à joindre l'utile à l'agréable par de menus chantages, si faciles à pratiquer dans une ville où l'odeur de l'adultère notoire choquait si vivement les narines bien-pensantes.

Je continuai à mener une vie de patachon, incapable de me fixer vraiment et de mener une existence rangée. Je reprenais mes habitudes dans les bars, enchaînant les bitures et les putes aussi... de temps en temps.

Je vivais avec une nana qui ne savait pas grand-chose de moi. Sandrine était employée au service comptable de ma boîte, et éprouvait une véritable adoration pour ma personne. C'est sans doute cette vénération, et son côté poupée Barbie toujours impeccable, qui m'avaient branché. Mais on ne partageait pas grand-chose. Elle baisait bien, et me disait tout le temps qu'elle m'aimait.

Je l'avais levée pendant un pot de départ prolongé dans un night-club. Il y avait eu une période assez sympa, et puis ça s'était dégradé, et quelques mois plus tard, je ne la supportais plus. Je cognais cette connasse régulièrement et elle en redemandait, à croire qu'elle aimait ça. Je la méprisais, me servais d'elle comme d'une pute. Ça devenait intolérable. Mais elle s'était accrochée et j'étais resté avec elle. Et puis les choses s'étaient tassées, j'avais fini par me calmer, et on avait décidé de se pacser.

Un soir de septembre, le salut se présenta sous la forme d'un coup de fil. Je fus contacté par un chasseur de têtes pour postuler à un job équivalent à ce que je faisais, mais dans une régie du sud, bien plus importante. Il s'agissait de prendre la direction d'une équipe de commerciaux au siège de « Régimédia », la filiale publicitaire de « Sud-Est Éclair », à Marseille. Belle promotion pour moi qui végétais au même salaire depuis six ans. Je parvins à convaincre Sandrine, très réticente, à changer de ville et à descendre dans le Sud. Elle devait lâcher son boulot, s'éloigner de ses parents et de ses amies. Ce ne fut pas facile, mais elle comprit vite que je voulais me casser avec ou sans elle, et la peur de me perdre lui fit lâcher le morceau.

Les négociations durèrent près de huit semaines et je décrochai le poste. Un mois plus tard, nous vendîmes la petite maison qu'on avait achetée, mais pas entièrement payée, et descendîmes avec armes et bagages pour commencer une nouvelle vie... Elle allait s'avérer plus difficile que prévu.

CHAPITRE 4

Les Baumettes

On arriva à Marseille en octobre 2007. Les locaux du journal valaient le coup d'œil. C'était un immense bâtiment des années soixante dont la régie occupait tout le troisième étage. Au-dessus, l'étage de la Direction générale du canard. Au-dessous, la rédaction, et encore plus bas, les services informatiques et des ventes. Il y avait aussi un autre bâtiment, une espèce de hangar qui abritait la rotative, une énorme Goss Color capable de tourner soixante-dix mille exemplaires à l'heure dans un bruit d'enfer. Le journal et sa régie venaient d'être repris par un groupe de presse qui avait bien l'intention de faire cracher du fric à leur nouvelle filiale, et ils avaient fait un grand ménage dans l'encadrement. Ils avaient mis à la tête du business un homme du sérail, en qui ils avaient toute confiance : Marc Blinitz. Je rentrai dans la boîte en même temps que trois autres types d'à peu près mon âge, et du même profil que moi. Chacun de nous allait encadrer une équipe de commerciaux dont une partie, elle aussi, avait été renouvelée. La boîte nous avait alignés tous les quatre sur la même rémunération, et on avait reçu la même PT Cruiser noire comme voiture de fonction. À l'époque, cette tire m'avait fait rêver avec son côté rétro rappelant la ligne d'anciens modèles américains. Blinitz avait négocié ça avec le plus gros concessionnaire Chrysler de la ville, un échange en

nature : pub contre bagnole. On nous avait vite appelés les « Men in black », et c'est vrai qu'on nous aurait cru sortis du même moule. La seule différence, c'étaient leurs dents qui rayaient le plancher.

Je me mis à les détester dès notre première rencontre.

CHAPITRE 5

13 décembre 2007

En ce mois de décembre 2007, il était tard, et la nuit libyenne, d'une extraordinaire clarté, faisait resplendir le ciel étoilé. Aucune lumière ne risquait de signaler la présence du village construit en plein désert depuis quelques semaines seulement, et constitué de quelques baraquements qui avaient poussé là, sortis de nulle part. Le camp était endormi, à l'exception des gardes veillant comme chaque nuit sur la sécurité du groupe.

Dans l'insondable silence saharien, le septuagénaire relut pour la troisième fois l'ordre de mission qu'il venait de rédiger. Le document contenait les principaux détails de l'opération, décrits avec une précision militaire. D'une main ferme, il apposa sa signature au bas de la page, puis appela son aide de camp pour lui remettre l'enveloppe dans laquelle il venait de glisser ses instructions.

Bashir Al Dhiram pénétra avec respect dans la pièce dont l'unique fenêtre était occultée par un lourd rideau afin d'empêcher toute lumière de filtrer vers l'extérieur. C'était un géant bâti comme une montagne. Il portait une tenue de combat beige et verte et un lourd pistolet automatique dans son étui à la ceinture. Une barbe noire et drue dévorait le bas de son visage qu'une longue cicatrice défigurait du front jusqu'aux

commissures des lèvres en passant par le nez. Il avait de la chance d'avoir conservé ses deux yeux.

– Tu partiras demain matin pour l'Arménie, Bashir. Tu dois être à Erevan mercredi, où tu remettras cela à Youri en main propre. Personne ne doit savoir, tu comprends. Personne. Tu en réponds sur ta vie.

– Tu peux compter sur moi, Saddam.

L'homme s'inclina respectueusement, le poing serré contre son cœur, et sortit.

Le vieillard se leva pesamment. Le chirurgien plastique qui lui avait refait le visage avait du talent, et il avait bien changé depuis ce matin de décembre 2006, lorsque la trappe s'était ouverte sous ses pieds, et qu'il s'était senti tomber la corde au cou pour son dernier voyage. Il se remémorait souvent cet instant, qu'une séquence vidéo pirate avait dévoilé au monde entier.

Six hommes, le visage encagoulé, étaient venus le chercher dans sa cellule et l'avaient conduit vers son lieu d'exécution, une caserne des renseignements militaires de Khadamiyah, quartier nord et majoritairement chiite de Bagdad. Barbe grise, visage blême, l'ancien dictateur s'était laissé guider, les mains liées devant lui, sans opposer de résistance. Il était d'un calme olympien, semblait confiant, presque souriant. Dans son manteau noir, le visage fatigué mais serein, il paraissait dans un état second, comme détaché de son sort. Car pour lui, c'était la fin. Frappé par une sentence de mort le 5 novembre 2006 pour « crimes contre l'humanité », il avait été condamné à être pendu après un simulacre de procès, contre l'avis des Américains.

Dans un état de totale passivité, il avait écouté les explications de son bourreau avec attention, comme on écoute les consignes de sécurité d'un moniteur de vol avant d'effectuer un saut d'initiation. L'homme, le visage dissimulé sous une cagoule noire, lui avait enroulé une bande de tissu autour du cou. Puis il l'avait conduit vers la trappe protégée par une rambarde métallique à trois côtés, sur laquelle était accrochée la corde. Il n'avait pu s'empêcher de regarder l'instrument qui allait l'étrangler ou, s'il avait de la chance, lui rompre les vertèbres cervicales. Le câble de chanvre avait l'épaisseur d'une amarre de bateau. Le nœud coulant, formé à la

façon de toutes les cordes de potence du monde, était énorme... aussi épais que son propre cou.

Lorsque son bourreau avait passé la boucle du nœud par-dessus sa tête, Saddam s'était demandé s'il le connaissait. Mais il était impossible à identifier sous la cagoule. À présent, le lourd nœud reposait sur son épaule, disposé sur le côté. L'ex-dictateur se souvint d'avoir commencé à implorer le nom d'Allah. Et brusquement, la trappe s'était ouverte. Son corps avalé par l'ouverture avait tendu la corde, et la chute brutale avait interrompu net sa prière, pendant que les faibles lumières éclairant la scène s'étaient éteintes.

* * * * *

Quelques heures après l'exécution, la chaîne de télévision publique Al Iraqiya avait diffusé une séquence sans bande sonore d'une vingtaine de secondes, tournée par une équipe autorisée. Cette séquence montrait les derniers instants de Saddam avant la pendaison elle-même. La scène était prise au niveau où se trouvait le supplicé, à l'étage. C'est seulement plus tard que la séquence vidéo, apparemment tournée à l'aide d'un téléphone portable et que le monde entier verrait par la suite, avait montré l'intégralité de l'exécution du dictateur.

La vidéo pirate de l'exécution avait été diffusée le lendemain sur Internet. De médiocre qualité, ces images tournées dans la pénombre révélèrent que certains témoins scandaient le nom du chef radical chiite Moqtada al-Sadr peu avant la mort de Saddam, ce qui avait été soigneusement coupé sur la vidéo officielle. Mais elles montraient surtout certains détails qui troublèrent les observateurs attentifs.

Tout d'abord, certains témoins s'étaient étonnés de la longueur délibérément excessive de la corde, qui pouvait faire penser qu'Hussein serait mort non de pendaison, mais de multiples coups mortels, portés après sa chute sous la trappe. Cette hypothèse était consolidée par le fait que le visage du supplicé portait des marques profondes de coups, et que le drap mortuaire était maculé de sang. Pourtant, sur la vidéo, le visage de Saddam Hussein ne présentait pas la moindre trace de coups ni de blessures juste avant la pendaison. La seule explication possible était qu'il

avait été battu à mort après s'être effondré sur le sol, un étage plus bas, la corde au cou.

Une autre explication était possible, sérieusement envisagée par les services de renseignements américains : dans une confusion organisée, le corps du supplicié aurait pu être changé contre celui d'un sosie défiguré par les coups, alors que les lumières avaient été éteintes et qu'on entendait des cris de vengeance retentir immédiatement après sa chute à travers la trappe, masquant tout bruit suspect. Cette thèse était étayée par le fait étonnant que le supplicié n'avait pas la même coupe de cheveux avant et après sa pendaison. Enfin, on aurait vu une voiture quitter la caserne au moment où des hommes cagoulés y déposaient un corps.

Certes, ces suppositions pouvaient tenir du pur fantasme. Mais alors, pourquoi ne pas avoir filmé correctement, et avec des moyens adéquats, l'exécution de Saddam Hussein, afin de lever tous les doutes possibles sur sa mort réelle ? Pourquoi avoir montré une vidéo mal réalisée sur un téléphone portable, des images floues, tremblotantes, alors que CNN et d'autres chaînes TV disposaient sur place de moyens considérables pour couvrir cet événement, théoriquement le but ultime de l'invasion de l'Irak ? Et enfin, pourquoi Saddam Hussein semblait-il si serein, si confiant avant sa mise à mort ?

Un peu plus tard, les autorités irakiennes avaient ordonné l'ouverture d'une enquête pour découvrir l'identité de l'auteur de la vidéo pirate. Elles voulaient surtout connaître le nom des responsables de la diffusion de ces images sur Internet... Car depuis que certains remettaient en cause la véracité de l'exécution, le gouvernement craignait un soulèvement général et une guerre civile.

Mais il semblait bien que jamais on ne saurait la vérité.

* * * * *

Pourtant, dans la lueur naissante de l'aube, ce matin de décembre 2006, une voiture s'était discrètement éloignée de la caserne de Khadamiyah, se dirigeant vers le centre de Bagdad. Au volant, un géant barbu, Bashir Al

Dhiram, emportait son Dieu plié en chien de fusil dans le coffre vers un exil salvateur.

Le lendemain, Saddam Hussein quittait l'Irak pour la Libye par la mer, via la Syrie, pendant que la dépouille de son sosie était inhumée dans son village natal d'Aouja, et que des milliers d'Irakiens continuaient à venir rendre hommage à l'ancien président dans son bastion de Tikrit et sur sa tombe.

À présent, l'heure de la vengeance était venue.

CHAPITRE 6

Les Baumettes

On était en décembre 2007. Il faisait un froid polaire.

Tout partit mal dès le début. Pourtant, nous avons trouvé une petite maison à acheter, tout de suite à notre arrivée à Marseille. L'équipe des annonces classées m'avait branché sur une bonne femme dont le mari venait subitement de mourir, et qui était partie vivre chez ses enfants, dans la région parisienne. On avait eu la maison vraiment pas chère, mais les prix moyens de l'immobilier étaient franchement plus élevés que ceux de notre ancienne région. On s'en sortit avec une pièce principale et deux chambres dans un petit jardin faisant le tour de la maison. Il y avait même un puits, qui fournissait autrefois ses deux mètres cubes d'eau par jour, mais plus guère utilisé depuis dix ans.

La maison se trouvait dans les quartiers nord de la ville, les seuls accessibles pour notre budget. Mais les loubards qui traînaient là, RMistes et autres désœuvrés, réfractaires à l'école et à toute forme de socialisation, ne rendaient pas le voisinage de tout repos. Je connaissais bien cette limonade pour y avoir goûté pendant quelques années, et j'étais mentalement équipé pour m'y adapter. Ce n'était pas le cas de ma compagne.

Deux mois après notre arrivée, ma femme se fit agresser à la sortie d'un hyper, lorsque deux petites frappes en mobylette lui arrachèrent son sac en lui cassant le bras... Sport courant dans le quartier, mais traumatisant quand on arrive d'une ville où il ne se passe jamais rien. J'eus droit à une crise de nerfs carabinée, qui marqua le premier pas vers une dépression profonde dans laquelle elle s'enfonça peu à peu, alimentée par une avalanche d'emmerdements dont on ne voyait jamais la fin. En janvier, des invasions de cafards avaient brusquement transformé la maison en cité des insectes, puis avaient été suivies par de grandes pluies d'orage que le toit de la maison avait mal supportées, et qui avaient déclenché des fuites d'eau catastrophiques, finissant de ruiner son moral.

Tout ça commença à me taper gravement sur le système.

Côté boulot, après un accueil chaleureux et prometteur, les choses s'avèrent plus difficiles que prévu. Le job consistait à encadrer une équipe chargée de vendre des espaces publicitaires dans le canard local. Le problème, c'est que la crise économique qu'on traversait et l'existence d'une concurrence bien plus dure que ce que j'avais jamais connu rendaient la tâche irréalisable. Je m'aperçus vite que je n'avais pas les épaules pour gérer la situation. Les objectifs étaient lourds, voire irréalistes. Les méthodes d'animation commerciale hyper pointues demandaient une rigueur qui dépassait ma patience, et les multiples réunions de reporting qu'imposait la hiérarchie m'étaient vite devenues insupportables. Tout cela me força à me consacrer exclusivement à mon travail. Les journées n'étaient jamais assez longues pour tout ce que j'avais à faire, et je rentrais chez moi à des heures impossibles, dans un état de stress à me rendre malade. Je retrouvais alors Sandrine, le boulet avec lequel je vivais, qui finissait de m'enfoncer encore un peu plus dans le cauchemar.

Je n'étais pas le seul à vivre cet enfer, et toute l'entreprise était au taquet. Marc Blinitz, qui nous avait recrutés, moi et les trois autres pingouins, se complaisait dans les situations conflictuelles. Dur, injuste et colérique, il régnait en tyran sur l'entreprise. C'était un pied-noir bon teint. Il avait commencé sa carrière comme commercial de base et avait grimpé les échelons. Il cachait son accent comme il pouvait, mais les intonations du

souk finissaient toujours par remonter. Grand, assez baraqué, il portait souvent des vêtements d'un luxe ostentatoire et fumait des havanes, parfois dès le matin, avec un total mépris de la loi anti-tabac. Mais personne n'aurait osé s'en plaindre.

Il ne se passait pas de jour sans qu'une fille sorte de son bureau en pleurs. J'avais pensé un moment qu'il abusait de ses employées, et ça n'était d'ailleurs pas impossible. Mais ça arrivait aussi à des mecs. Et je me rendis vite compte que son sport favori était le harcèlement moral, qu'il pratiquait comme une méthode managériale.

Les trois vainqueurs qui avaient hérité d'un poste d'encadrement en même temps que moi n'étaient pas mieux lotis. On avait tous à peu près le même âge, et le même style de physique, à croire que « Régiemédia » avait recruté comme au Crazy Horse, le gabarit à la main et le compas dans l'œil. Je ne les aimais pas beaucoup, et l'un d'entre eux m'avait déjà chié dans les bottes à plusieurs reprises pour se faire bien voir de Blinitz. Celui-là, j'avais bien l'intention de m'en occuper un jour.

Il y avait aussi Maryse de Santos, dite Beau-Cul, la secrétaire particulière de Blinitz. Une rousse provocante, la trentaine sculpturale, franche comme un serpent. Il la sautait dans son bureau et elle était haïe, mais crainte de tout le personnel, car personne n'ignorait qu'elle fonctionnait comme une véritable agence de renseignements pour son patron.

Deux mois s'écoulèrent, rythmés sur une allure d'enfer par les réunions stériles, les heures passées à contrôler le travail d'une équipe qui semblait s'être soudée contre moi, la pression de plus en plus pesante de la hiérarchie, la hantise des objectifs jamais atteints. Toute l'entreprise était au diapason et avançait tant bien que mal, le moral gangrené.

C'est alors que la mort frappa « Régiemédia ».

CHAPITRE 7

Février 2008

Station de métro Noailles. L'homme n'avait pas l'air dans son assiette, mais sur le quai bondé, personne n'y prêtait attention. Des cernes profonds et sombres contrastaient avec la pâleur de son visage dont les traits tirés évoquaient un malaise profondément enraciné, et il sentait une sueur malsaine couler le long de sa colonne vertébrale. À vrai dire, la peur lui rongait le ventre comme un cancer. L'intensité de son mal-être se lisait dans son regard, mais autour de lui, l'indifférence était totale. Il était au bord du quai et regardait de l'autre côté de la voie, sans la voir, l'affiche d'un film sorti la veille... Il y avait longtemps que l'envie d'aller au cinéma ne lui était plus venue.

La foule était dense à cette heure de la journée, et dans son dos, l'heure de pointe avait massé la faune habituelle du matin : étudiants, employés de bureau, ouvriers déjà en bleus de travail, retraités matinaux, et quelques cadres en veste et cravate ayant choisi une fois pour toutes les transports en commun. Pourtant, dans le brouhaha général, personne n'avait prêté attention aux deux gamins qui s'étaient faufilés à l'arrière de la foule, et sur le point de rompre la tranquille routine de la station. Tout commença lorsqu'une octogénaire en manteau marron surprit l'un des deux ados en train de fouiller dans les poches des voyageurs. Il suffit d'un cri :

« Attention ! Voleurs ! »

La réaction en chaîne fut immédiate et provoqua la tentative de fuite des minots pris sur le fait, déclenchant une bousculade, puis un mouvement plus général, au moment où on entendit le métro arriver.

L'homme sentit la masse vivante bouger brusquement autour de lui, aspirant son oxygène et sa force vitale, en même temps qu'il reconnut la vibration familière de la rame et son puissant souffle d'air, propulsé dans le boyau comme par le piston d'une énorme pompe à vélo. Il ne pouvait plus respirer. Trop de monde, trop de mal. Les témoins décrivirent plus tard l'homme basculer dans la tranchée, et tomber sur la voie au moment où l'avant du train entraît dans la station et passait devant les premiers voyageurs serrés sur le quai. Le wagon le happa en pleine chute, alors qu'il venait à peine de toucher les rails. Le bruit écœurant de l'impact s'entendit nettement à près de dix mètres à la ronde, accompagné par une projection de sang et de matières organiques. Le cri d'horreur, jailli de toutes les poitrines à l'unisson, se confondit un instant avec le crissement des freins. Le corps mutilé fut encore traîné sur quarante mètres avant que le convoi s'immobilise au-dessus de la carcasse disloquée. Mains sur la bouche, les témoins muets d'horreur luttèrent contre l'insoutenable image qui persistait sur leur rétine pendant que les premières scènes d'hystérie éclataient. Moins de deux minutes plus tard, la foule avait spontanément entamé une manœuvre d'évacuation dans un mouvement de panique général, empruntant les escaliers mécaniques ou grimpant les marches deux à deux... Fuir l'horreur.

Il s'appelait Maurice Vince. Il avait cinquante-quatre ans et travaillait au service commercial de « Régiemédia ».

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 92% du livre à lire sur la version complète !